

éditions
MF

Héros

Denis Jampen

Collection Inventions



Avertissement en guise de préface

LE LIVRE QUE vous allez lire a été commencé en 1975 par un auteur décédé en 2006. Né en 1956, il n'avait que 19 ans en 1975. Il était donc majeur depuis peu de temps car ce n'est que l'année précédente, en 1974, qu'avait été voté par le parlement l'abaissement de l'âge de la majorité – qui passait de 21 à 18 ans. Sans cette loi, *Héros* aurait été commis par un adolescent, ou en tout cas par quelqu'un qui n'était pas majeur au moment des faits. Cette précision a son importance tant le livre est choquant si l'on s'en tient à ce qu'il met en scène : cinq « guerriers » bivouaquant dans un parc, à l'intérieur d'une ville conquise, dont ils vont violer et tuer plusieurs enfants ou adolescents. Or les dates, c'est-à-dire l'âge de Denis JAMPEN au moment où il écrit *Héros*, le placent fantasmatiquement du côté des victimes plutôt que des bourreaux, et du côté du consentant Kichizo¹ (*L'Empire des sens*) plutôt que du côté des tortionnaires de *Salò ou Les cent vingt journées de Sodome*².

1. Le personnage masculin de *L'Empire des sens*.

2. *L'Empire des sens* d'Oshima, sorti en France en 1976, et le film de Pasolini fut tourné en 1975 et diffusé en 1976, c'est-à-dire au moment où Jampen écrivait *Héros*. (Dans un feuillet que Pierrette Berthoud a eu la gentillesse de nous communiquer, Denis Jampen répond à une sorte de questionnaire de Proust. À la question « Quels sont les héros de roman que vous préférez ? » il cite notamment, en avril 1975, deux personnages du Marquis de Sade : Curval et Dolmancé.)

Et tant qu'à évoquer des films pour approcher un livre pourtant très littéraire, on convoquera ici *L'Apollonide*, de Bertrand BONELLO, qui se déroule à l'intérieur d'une maison close sans que rien ne vienne titiller la libido du spectateur. Car il ne se trouvera pas un seul lecteur pour nourrir quelque fantasme que ce soit en lisant Denis JAMPEN, on en fait le pari. Non parce que la scène de *Héros* – horrible – calmera toute ardeur, mais bien parce que le travail de la phrase est le sujet – à l'évidence – de l'écrivain³. Une phrase baroque en tout point, aux segments enchevêtrés (le début d'une proposition glisse sur une virgule et plonge sous un segment inaugurant une autre proposition, qui plongera à son tour, pour laisser réapparaître la suite de la première : « Doigts essuyés à la ceinture du jean moulant, de celui, la taille, qui le dépasse, chaussé et vêtu, décollant de la peau la chemise, toile assouplie de sueur et d'usure, sans col, dans le dos qui se raidit, Meyrick, nu, peau pâle chaude encore des derniers rayons se dresse, pointes des pieds creusant le sable, sa main, glissant sous l'étoffe, remonte le sillon vertébral, moite et bosselé, s'immobilise entre les omoplates, à l'échine se serrant, peau tendue, souple, sur les os qui la soulèvent, et pèse. ») La forme est sauvage ; la phrase progresse de manière saccadée, les segments passent de l'ombre à la lumière, affirmant une énergie baroque. Ce mouvement (cette conduite de la phrase) dit que les choses vivent et meurent et se transforment. Ce cycle de métamorphoses enchevêtrées est une réflexion sur la mort et la désarticulation du réel que les actions, dans

Héros, ne font que souligner, en lui donnant du corps – un corps qui vit et meurt sans laisser la moindre trace à la surface (toute la poésie baroque est hantée par cette idée d’une vie qui ne laisserait aucune trace). La mort n’est pas un scandale mais une réalité hypnotisante. À la différence de Pierre GUYOTAT évoquant dix ans plus tôt, dans *Tombeau pour 500 000 soldats*, la seconde guerre mondiale et la guerre d’Algérie – de manière à peine voilée –, Denis JAMPEN ne donne à l’argument de son livre aucun ancrage référencé ; la situation serait de toutes les époques et de tous les lieux sur terre.

Arno BERTINA

3. Il faudrait complexifier cette partition, évidemment. On pourra le faire en commençant par citer Jampen, qui dans une lettre (adressée à qui ?) du mercredi 20 octobre (1976 ?) écrivait que s’il n’a pas le temps d’écrire, il en a néanmoins le désir. « Ce désir d’écriture comme un fantasme sexuel très fort, très pénétrant qui brûle autant et tient aussi chaud, la jouissance tiède et longue, tu sais, entre deux mains qui ne sont pas les tiennes. / Ce vouloir écrire comme quand tu es allongé à côté de quelqu’un qui s’endort tandis que toi tu voudrais ses caresses, ses muscles, sa chaleur, et que tu te sens bander lentement le long de ce corps qui se dérobe et que tu voudrais à crier sentir contre le tien (...) »



ILS ONT VU UN SOLEIL S'Y LEVER, et s'y coucher un soleil – dans la baie, échanquée abrupte sonnante du ressac, aux contours qu'estompe, de la lune, la pâleur laiteuse, tamisée par instants de noirs copeaux distendus, qui, sous leur glissement rapide, renversent, en cachant des étoiles, les constellations déjà placées, celles que n'entament pas les nuages roses, bossués de gris perle, dont les plus bas, s'étirant lentement en ventre mauve (bande déchiquetée qui, sur l'horizon, s'effrange) se désintègrent, les flocons détachés, contre le ciel terne, le mouchetant de corolles flétries à la dérive, se noient, aspirés.

Brûle leur peau griffée par les broussailles, éraflures fraîches auxquelles collent les vêtements de coton qu'ils portent, trempés de sueur : le maquis, d'où ils sortent, donne sur une falaise ; ils en suivent l'arc jusqu'à la faille d'un éboulis, remplie de pierres, qu'ils empruntent, descendues, pour descendre, se laissent entraîner, jambes fléchies, dérapant entre de gros blocs que leur masse maintient fermes, à quoi ils butent et se dirigent, dans un fracas de caillasse remuée ; un guerrier, Kenys, campant sur la grève, vient vers eux, arme braquée qui luit selon les vagues.

Dans l'après-midi, se refaisant au milieu des hautes tiges, bruissantes d'un frôlement continu, qui les séparent, quelques mètres de l'étroite piste, tassée et sablonneuse, où s'avancent, contre eux, ayant par leur détour hors de la voix dégagée, aplati les herbes, des guerriers, ils les aperçoivent un à un, début et fin d'une file dont le noyau est des adolescents, lignée de têtes serpentant au-dessus des épis vert intense ; un de ces derniers, à terre, jambes repliées, que pansent des bandes rougies de sang, appuyé sur un coude, son bras levé oblique, main tendue vers, comme son visage, un autre, venant de lancer, avec une enjambée plus longue, son épaule en avant, détachant ses doigts de ceux du blessé, qui s'abat, sous un froissement végétal, feuilles souples brusquement lâchées, après une contraction le resserrant en boule, membres qui balaient, se détend, mort, tandis que continue l'autre, les yeux fixés sur, quittant le sentier, s'y posant avec un peu de poussière ocre

soulevée, les talons nus et les chevilles, qui le précèdent, pantalon bleu sombre étriqué, apprêté de transpiration, que plisse, depuis le genou jusque derrière le jarret, le déplacement, fendant l'air grevé de chaleur, et une ample chemise, rose pâle de carapace, flottant, collée aux épaules, le long des flancs qu'elle épaissit gonflée, dont la fente, au bas des manches, montre les poignets fragiles, détendus suivant le balancement des avant-bras.

Le lendemain, en vue de leur dernière nuit ici, chacun pour un autre, ils se dressent, à la limite que battent les rouleaux du flux, des couches de varech séché, apporté par brassées blanches, légères et parfumées, qu'ils placent côte à côte, sur une bande de sable dégagée, auparavant, des plus gros galets, avec lesquels ils ont visé, ou un récif poli bleu sous l'eau le lustrant, ou la muraille, le plus près possible de la chute de sa courbe, de rochers fauves, ou une touffe de buissons suspendue dans une coulée caillouteuse, ou une plaque de pierre rousse qui, atteinte, dégringole en éclats friables, ou la jonction du rivage et de la falaise, dominant le large que recule encore le resserrement de la crique, ou à l'intérieur d'une petite grotte, dont l'ouverture s'offre de travers au-dessous d'un bloc verdâtre, arrondi, accessible à marée basse, ou pour atteindre, faisant jaillir une gerbe d'écume, l'ombre d'une mouette, ailes déployées, qui tourne et plonge ; – s'y allongeant, ils en éprouvent la souplesse.

Les cinq silhouettes, dans des postures différentes rangées, reflétées sur ces eaux transparentes et irisées, qui moussent au bas des roches à pic, obscurcissant d'ombre les mouvements, les gestes, troublées par un fond accidenté que coupent des écueils, il déforme encore les images au gré de son relief :

Torse bombé, ligné en creux sur le plexus solaire d'un trait s'enroulant dans le nombril ainsi ouvert davantage, proue de la gorge au cache-sexe pailleté d'or, le cordon noir, le plaquant, coupe de biais les hanches, qui part, presque incrusté, plus bas que l'aine, dont dépasse, Frantz accoudé sur le bois sombre d'un bar, seule, la main tenant la cigarette, entre index tendu et majeur cassé, filtre que tapote le pouce, se détache la cendre blanche de la longueur d'un de ses ongles, Frantz, cambrant les reins, lève son verre, lueur reflétée luisant sur la poitrine, et l'ombre, elle, s'y incurve, noyant sa pointe dressée que frôle, de sein, son poignet, coude plié assombri en arrière fléchant la demi-lune, en éventail inverse de celui des côtes, de poudre d'argent, croissant s'amincissant depuis l'épaule ; d'entre les fentes du masque de plastique blanc, étroites paupières bridées vers le haut, brillent ses prunelles bleues, d'où des brindilles scintillantes coulent, figées, bouche close peinte rouge vif, sourcils effilés tracés d'ébène, les pommettes hautes et saillantes, des oreilles rigides pend, de chacune, une écaille de nacre, effleurant, au cou, sa vraie peau.

Bande oblique de lumière que délimitent deux ombres pleines, l'inférieure crantée d'un toit de tuiles, grise contre le mur s'aplatissant noire sur le sol, terre battue et cailloux ronds, l'autre, la supérieure, franche, cassée lorsqu'elle passe sur le côté d'une armoire vert pâle et en traversant, des hanches aux genoux, les cuisses de Paco, dont la position, bras accoté, tout au long, au mur d'un bâtiment, raidit le short ample, sous son poing fermé puis dans le vide, une médaille ronde pend sur son torse, entre ses seins, plaquant la chemise mauve, ailleurs plissée, – visage et épaules englués dans la double obscurité, celle de l'avant-toit, au-dessus de lui, et celle d'étoffes à sécher qui pendent, en haut, étendues parallèles à la marche de ciment, sur laquelle tombe la raie lumineuse, renforcée des reflets, de derrière, d'un toit de tôle incliné, miroitement d'eau, prête à s'étendre raide en travers de la cour, éclairant de profil les jambes, chevilles qui se touchent, et les pieds brunis, leur écartement faisant saillir les tendons, les muscles jusque sous le genou fléchi, cerné par la bosse de la rotule.

Transversal, le garde-fou sur lequel son ventre cassé s'appuie, et sa paume gauche, bordant un pont en dos d'âne, aux montants de bambou plus épais que ses cuisses, dressé sur la pointe des pieds, fesses rondes découvertes, un rayon de peau blanche, au-dessous du tee-shirt que fait remonter, plus haut que la raie, sa posture : Harlik regarde à côté de lui, vers le bas, buste penché sur le vide, main libre tenant, que souligne, inclinaison semblable, un ruban

déroulé jaune et rouge, un câble rouillé, courbe lâche vibrante, tendu du pilier, au bord du fleuve, jusqu'à la terre où sont montées des baraques de toile devant quoi, sans alignement, des voitures stationnent ; s'éloigne une jeep, il se hisse sur le pied droit, orteils tassant la poussière sur la bordure de béton, plante encrassée dans le prolongement de la jambe, en l'air, dont le genou ballant cogne contre le creux de deux barreaux, assemblés par paire verticaux ; manche courte bâillant le long de l'avant-bras, gonflée, au coude, par un brusque souffle chaud de vent, frisant aussi l'eau à peine, s'infiltrant, doux entre ses cuisses desserrées, il tire derrière ses oreilles des mèches châtaines, longues, soyeuses de lumière, qu'a rabattues sur ses yeux le courant, pubis frottant, à travers le coton à raies, l'arrondi annelé de la balustrade.

Sur fond en camaïeu roux, une palmeraie, terre durcie semée de bandelettes ocre, minces troncs coupés qui se courbent dans un flou de sang vieux, piqués derrière un moignon bombé, recouvert d'un entassement de langues sèches et craquantes, des palmes, l'une d'elles forme voûte par-dessus, Ath, paupières baissées, bruissante de lanières pendantes frôlant ses cheveux noirs, lui la redresse dès l'embranchement de la longueur de son bras, plié et relevé, coude enfoui dans une touffe végétale froissée, jointures serrant le demi-cylindre creux aux bords duquel crépitent de courtes flammes ; de la même intensité que le slip, son tee-shirt écarlate, manches bouffantes se resserrant aux biceps, qu'il plaque du poignet contre sa hanche gauche,

déboîtée légèrement du buste et des jambes croisées, rose thé s'épaississant vers les genoux, qui reprend, pareil, au flanc de la cuisse, celle avancée, et où elle touche l'autre, filet marron se divisant en haut pour hurler, pâle, la coquille que fait le sexe sous l'étoffe ; à ses fines lèvres vermillon, tièdes, il porte sa main gauche en cornet, qui, retombant, glisse, après la gorge palpée, dans l'échancrure cernant large sa poitrine.

Assis sur les fondations d'un mur effondré, devant une façade crépie blanche dont de larges plaques s'écaillent, circulaires, et portant, perpendiculaires, deux marques de cloisons, la verticale doublée, à droite, en plus épais, par un rayon lumineux violent, – ses épaules bien dessinées semblent soutenir une poutre du plancher, où une bande oblique accède, puis un palier qui surmonte un soupirail (lequel le cadre du bas-ventre aux chevilles), à hauteur comme sa tête, dorée de courtes mèches, barrant blonde son front, Meyrik, moue rehaussée d'ombre, chemise cobalt croisée sur sa poitrine, les mains posées à plat sur le rebord des blocs de pierre empilés, quelques-uns manquent, traçant un angle droit, genoux fléchis écartés, desquels l'ombre unie, faussée sitôt au sol, coupe en biais la tache de lumière vive, trouant le clair-obscur de là où il se tient, au sommet d'un renflement de terre battue, parsemée d'éclats de bois, de paquets de cigarettes, de plâtras piétinés, il frôle du pied, à sa portée, une touffe d'herbes empoussiérées, espadrilles raidies de sueur.

À quelques enjambées de Harlik, les dos confondus en sable bosselé par le vent, par des pas, de ceux, choisis (une cinquantaine) que les guerriers ont contraints de s'allonger, face contre terre, mains croisées derrière la nuque. Tape en plein le soleil, et, pointés vers leurs fesses, les canons des armes – culs offerts à leurs rayons mêlés brûlant – font leur ventre s'écraser sur le sol pelé, lequel, bien trop dur pour qu'ils y plongent leur sexe, l'y cachent, se fendille à peine.

Des pages déchirées de journaux, froissées, volètent à ras des dos : parfois l'une d'elles est retenue par un coude, un talon, une épaule, qui dépasse, émerge, – reste prise entre deux flancs, et le corps qu'elle touche frémit, remue d'un mouvement court qui se propage autour et meurt.

Mots brefs lancés, rires, cliquetis de fer, au-dessus d'eux, aveugles, s'étant imbriqués de manière à trouver de l'air, ainsi étendus depuis l'aube : parallèlement alignés, visage et poitrine entre les cuisses de deux autres aux jambes serrées – mosaïque de chair dont les jointures sont doublées –, bras pliés en nageoires de côté ; puis, encore d'autres, têtes reposant sur ceux des extrémités, corps à l'équerre, dont Harlik voit, en raccourci, la plante des pieds, le pantalon, les reins creusés, la courbe des épaules. Frangée d'étoffes pâles à double liseré, une nappe de peaux brunies, luisantes de sueur, dont une parcelle soudain ondule, que troue le noir des chevelures.

Les guerriers leur ont ordonné de se mettre torse nu, de retirer leurs chaussures ; à coups de crosses ils les ont poussés vers cette partie du parc plate et dégagée, où ils pouvaient les garder aisément, en attendant. Les tonques, les espadrilles abandonnées ont surpris Harlik. Il s'est dirigé là où venaient des voix, prudemment, de sorte que lorsqu'il a vu, à travers les feuillages, des chemises vertes de guerriers, il s'est tapi sous un bosquet clairsemé, à l'abri. La terre qu'avaient, chaque jour, avant, rafraîchie des jets d'eau rotatifs, devenait en surface grise et fine, et montrait les racines. Il a dû casser un rameau qui le gênait, pétales blancs se détachant des corolles, effleurèrent dans leur chute ses joues.

Une paire de mains jointes, de la nuque, a glissé devant le crâne d'un garçon qui, prenant appui sur ses coudes, lève l'échine, tête pendante entre les bras. L'a vu un guerrier qui, enjambées mal assurées, ses souliers butant contre les corps serrés, s'avance vers lui, ouvrant un sillage de dos qui se déplacent, en vagues, s'emboîtent à nouveau, s'écrasent ; il saisit le garçon par l'aisselle, d'un coup de pied au haut des cuisses le fait mettre debout. Il chancelle, s'agrippe à l'épaule du guerrier qui recule, écrasant une jambe : à la plainte venue de dessous, le garçon, tout entier, se redresse, de qui le guerrier empoigne la ceinture du jean, elle se déchire, il lui empoigne l'avant-bras, le secouant, hurlant de rage. La place qu'il occupait, allongé, est prise, vite comblée. Tiré par le guerrier qui coupe au plus court,